



SCAFFALI ONLINE
<http://badigit.comune.bologna.it/books>

Du Bois-Ayme, Jean-Marie-Joseph
Memoire sur quelques parties de l'Egypte par Aime du Bois-Ayme ...
A Livourne : de l'imprimerie de Jean Marenigh, 1814
Collocazione: 1-ST.SACRA VEC.NUO.TES. 02, 002
<http://sol.unibo.it/SebinaOpac/Opac?action=search&thNomeDocumento=UB03779079T>

Questo libro è parte delle collezioni della Biblioteca dell'Archiginnasio.

L'ebook è distribuito con licenza Creative Commons solo per scopo personale, privato e non commerciale, condividi allo stesso modo



[4.0:http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/legalcode](http://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/legalcode)

Per qualsiasi altro scopo, o per ottenere immagini a risoluzione superiore contattare: archiginnasio@comune.bologna.it

1
Scrittura Sacra
del
V. e N. Testamento
Caps. II. N. 2.

9.

MEMOIRE

SUR QUELQUES

PARTIES DE L'ÉGYPTE

PAR AIMÉ DU BOIS-AYMÉ

MEMBRE DE LA COMMISSION DES SCIENCES ET DES
ARTS D'ÉGYPTE, DE LA SOCIÉTÉ ITALIENNE, DES
ACADEMIES DE TURIN, FLORENCE etc.



A LIVOURNE

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN MARENIGH

1814.

NOTICE
SUR LE SEJOUR
DES HEBREUX EN EGYPTÉ
ET SUR
LEUR FUITE DANS LE DESERT



NOTICE
SUR LE SEJOUR
DES HEBREUX EN EGYPTÉ
ET SUR
LEUR FUITE DANS LE DESERT

INTRODUCTION

Les Egyptiens, sous le règne de quelques-uns de leurs princes, furent renommés dans les armes; ils le furent encore plus par la sagesse de leurs lois et l'étendue de leurs connaissances. La plupart des sciences et des arts prirent naissance chez eux, et en civilisant la Grèce ils ont été les instituteurs de l'Europe.

Cette nation célèbre a disparu avec mille autres, et un peuple qui fut esclave des Pharaons existe encore: dispersé sur tout le

globe, soumis à toute sorte de gouvernement, il a conservé ses coutumes, ses lois, sa langue, sa physionomie, et tandis que les nations les plus puissantes de l'Europe sont incertaines de leur origine, que le français victorieux à Moscou, à Jena, à Marengo, à Burgos, ignore si le même sang coule dans ses veines et dans celles de ses ennemis; qu'il ne sait point si ses ancêtres étaient Français ou Gaulois, s'ils habitaient les rives de la Seine, du Tibre ou du Danube, le moindre Juif possède ce qui ferait l'orgueil de ses maîtres, une généalogie ancienne; il peut dire, fût-il né en Pologne ou en Espagne: mes pères habitaient les champs de la Syrie, les déserts de l'Egypte alors que Rome, Athènes, Sparte, l'ornement et la gloire des temps anciens, n'existaient point encore.

Ce phénomène politique est dû à la force des institutions de Moïse: en isolant entièrement son peuple du reste des hommes, il en rendit la dispersion facile, la destruction impossible; les Juifs vainqueurs ne purent accroître leurs forces de celles des nations qu'ils soumirent; vaincus, ils ne purent se mêler aux vainqueurs.

La plupart des vices qu'on leur reproche aujourd'hui, tiennent à l'état d'humiliation où presque par tout ils ont été réduits: n'ayant aucun rang dans l'Etat, ne pouvant ni posséder des terres, ni jouir de la liberté des champs qui élève l'ame; mais obligés au contraire d'habiter dans les villes des quartiers séparés, d'y être renfermés chaque soir, d'y vivre entassés les uns sur les autres, de ne s'y livrer à aucun art libéral, ils n'ont eu pour subsister d'autre industrie que d'acheter et de revendre, et l'or qui leur donnait les moyens d'apaiser leurs oppresseurs, l'or qui pouvait leur procurer encore quelques jouissances, est devenu l'unique objet de leur ambition, et aucune passion ne dégrade d'avantage l'homme au physique comme au moral.

C'est en vain que l'on soutiendrait que leurs défauts tiennent à leur organisation ou à leurs lois. Que l'on considère un instant les Chrétiens soumis à la domination turque; les mêmes causes ont introduit parmi eux les mêmes vices. L'homme qui libre et honoré eût été généreux et plein de courage, sera partout, quel que soit le sang qui coule

dans ses veines, fourbe et lâche, s'il est esclave et méprisé.

Dans les pays où la philosophie, où une religion douce et tolérante a amélioré le sort des Juifs, il s'est élevé parmi eux des hommes vertueux, des littérateurs distingués, et nous avons vu de nos jours de jeunes Israélites combattre avec gloire sous les drapeaux de la France.

Ne méprisons donc point une nation qui n'a besoin que d'être estimée pour devenir estimable, et dont la religion est la base de la nôtre. N'oublions pas surtout que dans le malheur elle déploya souvent un grand caractère, et que si le pardon honore la force, le ressentiment honore la faiblesse. J'en citerai un exemple mémorable: Jérusalem osa combattre Rome devant qui fléchissaient les plus puissants rois de la terre, et les Juifs vaincus élevèrent dans Rome, de leurs mains chargées de fer, l'immense Colisée et l'arc de Titus dont les bas-reliefs rappelaient la chute de la Cité sainte. Eh bien! dix sept siècles se sont écoulés, et leurs descendants conservant toujours le souvenir de l'offense ne passent point encore sous l'arc

qui consacra leur défaite. C'est par une issue qui avait été forcée entre le monument et les décombres qui y étaient appuyés que, de ce côté, les Juifs sortaient du Forum, avant que les fouilles et les démolitions que l'on vient d'y faire eussent ouvert d'autres communications.

Un jour qui j'observais sur les bas reliefs de cette porte le chandelier à sept branches qui orne la marche triomphale de l'Empereur, un Hébreu passa près de moi; je le reconnus aussitôt à cette physionomie qu'aucun climat n'a pu changer, et je crus lire dans le regard qu'il jeta sur ce monument ces vers d'un grand poète:

Déplorable Sion qu'as-tu fait de ta gloire?
 Tout l'univers admirait ta splendeur
 Tu n'est plus que poussière; et de cette grandeur
 Il ne nous reste plus que la triste mémoire.

Combien, me dis-je, cet hébreu me ferait de questions s'il savait que j'ai habité dans la terre d'Égypte, que j'ai dressé ma tente dans Gessen, traversé la mer rouge à pied, et erré dans le désert que bordent à l'horizon les monts d'Horeb et de Sinaï!

Mais quel homme quelle que soit sa croyance, ne questionnerait le voyageur qui a foulé cette terre de miracles et de prestiges? est-il une observation, si superficielle qu'elle soit, qui, pouvant jeter quelque jour sur l'histoire des Israélites, ne soit écoutée avidement? C'est donc avec la certitude d'exciter l'attention, que je dirai ce que l'inspection des lieux m'a suggéré sur l'établissement des Hébreux dans la Terre de Gessen et sur leur fuite dans le désert; l'intérêt du sujet en jettera sur ma narration.

DU PENTATEUQUE.

Le Pentateuque est la réunion des cinq livres écrits par Moïse: la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome.

Malgré les contradictions que les critiques ont cru y apercevoir, malgré leurs opinions diverses sur l'époque de sa publication, tous sont forcés de le reconnaître pour la plus ancienne tradition écrite qui soit parvenue jusqu'à nous; et ils ne peuvent, quelles que soient leurs idées religieuses, refuser à cet

ouvrage ce grand intérêt attaché à l'histoire d'un peuple qui de nomade devint cultivateur, puis esclave, retourna à l'état de nomade et devint conquérant. De semblables changements servent à faire connaître l'espèce humaine, ils composent son histoire autant que celle d'un peuple en particulier.

Mais en traitant une semblable matière, gardons-nous de blesser aucune opinion; que le Chrétien, le Juif, le Musulman, le Déiste, l'Athée, nous lisent sans s'offenser; ce n'est point ici un ouvrage de religion, mais des notes historiques, morales, géographiques.

Et pourquoi les personnes qui n'ont besoin que de leur foi religieuse pour croire à tout ce que renferme le Pentateuque, ne verraient-elles pas avec plaisir l'incrédulité forcée par d'autres voies à convenir des mêmes faits? pourquoi ceux qui dans leur scepticisme sont portés à rejeter dans la classe des fables tout ouvrage où ils relèvent quelques erreurs, à regarder comme apocryphes les faits les plus simples dès qu'ils les croient mêlés à des événemens surnaturels, seraient-ils fâchés que l'on essayât de diminuer leurs doutes? Pourquoi enfin les hommes qui, re-

connaissant Dieu à l'ordre admirable de la nature, se refusent à croire que des causes morales puissent agir sur la matière, que des prières, que des larmes, puissent changer quelque chose aux lois constantes de la physique, et ne peuvent admettre que le Dieu de l'Univers semblable aux divinités d'Homère ait combattu pour les mortels, blâmeraient-ils nos recherches si elles tendent à éclaircir pour eux l'histoire d'un peuple singulier en leur présentant quelques-uns des miracles qui leur répugnent tant, comme le concours heureux de phénomènes naturels.

DES NOMADES.

Dans les contrées les plus sauvages où l'homme ait porté ses pas, jamais il n'a trouvé ses semblables entièrement isolés les uns des autres, mais toujours réunis en tribus plus ou moins nombreuses, et lorsque l'on n'aurait pas à cet égard l'assertion unanime des voyageurs, l'analogie y conduirait en observant ce qui se passe chez les animaux, en comparant leur organisation à la nôtre,

et nos habitudes naturelles, nos qualités morales et physiques, à celles que nous observons chez eux.

Les mêmes considérations, jointes aux témoignages historiques, amènent aussi à penser que l'homme a été chasseur et berger avant d'être cultivateur, qu'il a erré sur la terre avant d'y avoir des demeures fixes, et que partout où la fertilité du sol, la salubrité de l'air, la douceur du climat, a été plus grande, la population s'est plus rapidement augmentée, et l'homme a plutôt passé des deux premiers états au troisième.

Dans ce nouvel état l'homme, moins occupé de sa subsistance et de sa défense personnelle, se créa de nouveaux besoins, besoins factices sans doute, mais séduisants et doux à satisfaire; il perfectionna les arts, les multiplia, inventa les sciences; fier de la supériorité de ses connaissances, il méprisa l'ignorance du sauvage, et celui-ci rendant mépris pour mépris fit voir plus d'une fois ce que peuvent le courage et la force nés de l'indépendance et de la pauvreté.

De deux situations si différentes, nacquit une haine prononcée, une guerre continuelle,

entre les peuples nomades et les peuples cultivateurs ; cela contribua encore à la diminution des premiers, parceque vainqueurs ils prirent nécessairement les mœurs des vaincus, et que vaincus on les contraignit à abandonner leur genre de vie. Ils auraient donc à la longue disparu tout-à-fait, s'il n'y avait sur la terre des cantons dont l'insalubrité ou la stérilité arrête les progrès de la population, et où l'homme ne peut vivre qu'avec le secours des troupeaux et en changeant souvent de place; des lieux enfin où il trouve un abri certain contre les armes des nations les plus puissantes. Tels sont entr'autres les déserts de l'Egypte, de l'Arabie, de la Syrie, de la Mésopotamie qu'habitèrent autrefois les tribus des Hébreux, et qu'occupent encore à présent des tribus nomades.

L'Etat physique de ce pays n'offre aucun attrait aux invasions étrangères; il ne laisse pas le choix d'un grand nombre de combinaisons dans la manière de vivre, les coutûmes et les rapports politiques de ses habitans; on doit donc y retrouver les mœurs et les usages de la plus haute antiquité, et c'est en

effet ce qui a lieu: l'histoire des anciens patriarches semble être celle des cheykh Arabes de nos jours (1).

ABRAHAM.

C'est dans les déserts arides dont nous venons de parler que des peuplades entières se sont élevées les premières à l'idée sublime d'un seul Dieu (2); c'est là qu'a pris naissance cette religion, qui nommée Judaïque, Chrétienne ou Mahométane, selon les modifications qu'elle a reçues, s'est répandue sur la plus grande partie du globe.

(1) Voyez mon mémoire sur les tribus Arabes des déserts de l'Egypte.

(2) Les Tribus arabes qui réunies en corps de nation sous le nom de Wahabis viennent de réformer, d'épurer la religion musulmane, sont une nouvelle preuve de ce que nous avançons. Ces hommes grossiers sont parvenus dans leur simplicité au même point de croyance religieuse où sont arrivés la plupart des gens instruits chez les nations les plus civilisées de la terre, au pur déisme. Les Wahabis ne donnent aucun compagnon à Dieu, ils n'invoquent que lui; Mahomet, Moïse, Jésus-Christ, ne sont pour eux que des sages, et les honneurs religieux qu'on leur rend, qu'une idolâtrie.

Dans les campagnes riantes de la Grèce, sur les bords de l'Alphée ou du Céphise, l'homme a pu adorer sous les noms de Flore, de Cérès, de Pomone, la nature embellie par les fleurs, les moissons et les fruits, et jouissant du charme des beaux arts les invoquer sous le nom de Minerve ou d'Apollon. Il a pu dans l'odorante Chypre ou la molle Ionie, au milieu d'une atmosphère qui porte l'âme à la volupté, adorer sous les traits de la plus belle des femmes, le plaisir qui entretenait vers elle; heureux de mille manières, il a vu dans chaque bienfait un bienfaiteur différent. Sous un climat moins heureux, les Thraces, les Germains, habitués dans leurs chasses et leurs guerres continuelles à verser chaque jour le sang des animaux ou de leurs semblables, ont pu dans leurs forêts sombres et mystérieuses où le murmure du vent semble le cri plaintif de l'homme expirant, voir la demeure du Dieu de la mort et du carnage.

Mais un peuple pasteur errant dans de vastes plaines de sable, pouvait-il adorer la terre sous ses différents attributs et dans ses accidents divers, lorsqu'elle était pour lui si

avare et si uniforme? pouvait-il, ignorant le luxe des arts, défier leurs inventeurs? Doux et humain, vivant du lait de ses troupeaux, pouvait-il adorer le Dieu de la guerre comme le sauvage qui cherche sa subsistance au péril de ses jours, se nourrit de chair palpitante et s'abreuve de sang? Non, les astres seuls attirèrent son admiration: le soleil qui ranime les êtres, donne de la force à leur corps, de l'activité à leurs pensées; la lune, les étoiles qui éclairent ces nuits du désert si délicieuses après la brûlante chaleur du jour, furent déifiés, et cette religion est bien plus près qu'aucune autre d'élever l'homme à la connaissance de l'Être suprême.

Dans le ciel en effet tout est infini, et un ordre simple, admirable, s'y aperçoit d'abord. Ici bas tout est borné et semble abandonné à un sort aveugle. La mer, la terre, l'air, les phénomènes qu'ils présentent et qu'on ne peut prévoir, les beautés de la campagne, les arts des villes, les passions humaines, tout cela est tellement distinct qu'il est difficile d'en concevoir une seule cause. L'observation des astres au con-

traire fait découvrir entr'eux la plus grande analogie, et leurs mouvements réguliers, qui dévoilent leurs positions à venir, paraissent bientôt le résultat d'une volonté supérieure et constante.

Les dieux que l'homme se créa en fixant les yeux sur la terre furent donc bons ou méchants, aimables ou tristes, mais toujours nombreux et bornés dans leurs pouvoirs. En élevant ses regards vers le ciel il conçut un seul Dieu, infini en force et en sagesse.

Abram, Abraham ou Ibrahim, comme on voudra l'appeler, paraît être le premier qui ait chez les Arabes proclamé l'existence d'un Dieu suprême, et substitué son culte à celui des corps célestes. Quelques fables ont pu se mêler à l'histoire de ce patriarche, mais est-il pour cela un personnage fabuleux?

Des savans distingués croient, il est vrai, que la plupart des personnages célèbres des temps héroïques, les Hercule, les Jason et jusqu'à Abraham, Moïse et Jésus-Christ lui même, sont des êtres allégoriques; ils ne voient dans leur histoire que celle des corps célestes. Quelqu'ingénieuses que soient leurs hypothèses nous ne pouvons les admettre

parce qu'elles nous paraissent contraires à la marche de l'esprit humain et à ce que nous voyons journellement. On a eu des légendes avant d'avoir des traités d'astronomie, et c'est presque toujours en mémoire d'événemens passés sur la terre que les constellations ont été et sont encore nommées. Enfin lorsqu'on a déifié de simples mortels, et couvert leurs actions du voile de l'allégorie, si on leur a attribué des travaux qui ne pouvaient être que l'ouvrage de la nature, c'est un résultat nécessaire de la crédulité religieuse qui amplifie toujours les actions des hommes dont elle a fait des Dieux, des Santons ou des Prophètes, et qui attribue à leur pouvoir ou à leur intercession une foule d'événemens imaginaires ou réels.

Mais tous ces hommes n'en ont pas moins existé, et quant à ce qui concerne en particulier Abraham on ne peut nier que son nom n'attire à la Mecque, depuis les temps les plus reculés les peuples de l'Arabie. Le tombeau de Mahomet à Médine n'est pour les Mahométans eux-mêmes qu'un objet secondaire de pèlerinage en comparaison de la Caaba. Ce temple selon les arabes fut le

premier que les hommes élevèrent au vrai Dieu, et ils en attribuent la fondation à Abraham et à Ismaël (1). Mahomet en détruisant le culte des étoiles et les Idoles (2)

(1) Diodore de Sicile vouloit certainement parler de la Caaba lorsqu'il dit dans sa description des côtes de la mer Rouge qu'entre le pays des Thamudites et celui des Sabéens il existe un temple célèbre révééré de tous les Arabes, *Ιερον αγιωτατον ιδρυται τιμωμενον υπο παντων Αραβων περιτοτερον.*

(*Diod. de Sicile, liv. 3.*)

(2) La pierre noire qui est aujourd'hui enchassée dans le mur à un des angles de la Caaba est la seule idole que Mahomet respecta, sans doute parce qu'elle ne présentait aucune image d'homme ou d'animaux. Il est probable qu'avant l'Islamisme cette pierre brute était consacrée au Soleil; on sait que cet astre fut adoré sous cet emblème en Syrie, et que Rome vit, sous Héliogabale, un bloc informe, une simple pierre noire, prendre sur le mont Palatin la première place parmi les Dieux de l'Italie et de la Grèce que représentaient les chefs d'œuvres de la sculpture.

Le motif qui a pu faire adorer le plus magnifique, le plus éclatant des astres, sous la forme la plus grossière, sous la couleur la plus sombre, serait curieux à rechercher. Peut-être ces pierres étaient-elles des aéroolithes: alors on concevrait comment un globe enflammé descendant du ciel avec un bruit effrayant, pu être regardé comme une portion du soleil, et recevoir les hommages des mortels; de même qu'on les adresse dans plusieurs religions aux objets les plus vils lorsqu'on croit qu'ils ont appartenu à un Dieu ou à un Saint.

La pierre noire de la Caaba est encore aujourd'hui l'objet de la vénération des dévôts musulmans. Les

qu'on leur avait élevé dans les murs sacrés de la Caaba, respecta l'ancienne tradition relative aux deux patriarches, et le Coran, en mémoire de leurs noms antiques et vénérés, et peut-être aussi dans la vue politique de lier par des assemblées solennelles, les nations qui se soumettraient à l'Islamisme, fit un devoir du pèlerinage de la Mecque.

Abraham est aussi regardé par les Hébreux comme le chef de leur race, ce qui s'accorde avec le témoignage des Arabes dont les hébreux composaient selon nous, une des plus anciennes tribus (1). Plusieurs autres nations

hadjis ou pèlerins doivent en faire sept fois le tour, et ceux qui ne peuvent la baiser tâchent au moins de la toucher de la main. C'est de toutes les idoles connues, la plus ancienne et celle qui a reçu les plus constants honneurs.

(1) Quelques personnes ne veulent point que les Hébreux aient été une ancienne tribu Arabe parce qu'ils croient cette opinion contraire au texte de la Bible; on y voit cependant que la plupart des peuples nomades qui habitaient les déserts de la Syrie et de l'Arabie, avaient par Loth, Ismaël ou Esau une origine commune avec les Hébreux. Les bords de l'Euphrate, comme ceux du Nil et du Jourdain, voient encore de nos jours des tribus de pasteurs connus sous le nom générique d'Arab-Bedaouy mener exactement la vie des anciens patriarches. Les hébreux pour avoir habités quelques parties de la Chaldée n'étaient pas plus Chaldéens que les Bedouins dont

de l'Orient se vantent, à la vérité, de compter Abraham parmi leurs ancêtres; mais loin que ce soit une preuve que ce personnage n'a point existé, ainsi que quelques écrivains l'ont donné à entendre, nous y voyons au contraire la preuve d'une célébrité qui ne se serait point répandue chez tant de nations si elle n'avait eu un fondement réel, et ce qui s'oppose enfin à ce qu'on regarde Abraham comme un être allégorique c'est que nulle part on n'en a fait un Dieu. Plusieurs villes se sont disputées la gloire d'avoir donné naissance à Homère, ce poëte pour cela n'a-t-il point existé? Qui ne connaît la vanité humaine? Les peuples ainsi que les hommes pris en particulier adoptent avec avidité les apparences les moins probables d'une antique et honorable origine, après avoir trompé les autres on finit par se tromper soi-même, l'erreur qui plaît ne paraît bientôt plus une erreur.

Si nous venons de parler de Persans, Egyptiens ou Syriens. Peu nous importe au surplus de savoir si les Hébreux descendent des Arabes, ou les Arabes des Hébreux, il nous suffit de leur reconnaître une origine commune, des mœurs et des usages semblables.

ENTRÉE DES HÉBREUX EN ÉGYPTE.

Après avoir erré dans les déserts de la Syrie et de l'isthme de Souès, les Hébreux obtinrent d'un des Pharaons la permission de s'établir dans la terre de Gessen sur la limite du désert. Ils s'y multiplièrent et quittèrent peu-à-peu la vie pastorale pour celle de cultivateurs. A mesure que ce changement s'opérait ils devenaient de plus en plus dépendants des souverains de l'Égypte; enfin de Bedouins ils devinrent tout-à fait Fellahs, furent attachés au sol et accablés de travaux: c'est l'histoire de ce qui se passe encore souvent en Égypte (1).

Les Israélites prirent à la longue plusieurs des superstitions de leurs maîtres; l'adoration du veau d'or dans le désert en est un exemple (2). Ils n'avaient point alors pour les coutumes et les alliances étrangères, l'horreur qu'elles leur inspirèrent dans la suite lorsqu'ils

(1) Voyez mon mémoire sur les Arabes des déserts de l'Égypte. Description de l'Égypte Tom. 2.

(2) Moïse lui-même admit avec quelques légères modifications plusieurs pratiques de la religion Égyptienne.

se furent soumis aux lois de Moïse, et peut-être que si avant ce législateur ils se conservèrent en corps de nation au lieu de se fondre insensiblement parmi les Egyptiens, cela provint d'une même cause, mais agissant d'une manière absolument contraire, je veux parler de la haine des Egyptiens pour les tribus Arabes dont ils avaient essayés plus d'une fois les invasions, et dont ils regardaient quelques occupations comme immondes, quelques usages comme sacrilèges.

Dans la partie des livres saints qui traite de cette époque, il y a plusieurs faits qui quoiqu'extraordinaires s'accordent néanmoins avec le récit des auteurs profanes et avec l'état physique du pays. Je me bornerai à citer les plus remarquables; ainsi, par exemple, la propriété de toutes les terres, à l'exception de celles des prêtres, acquise aux Pharaons sous l'administration de Joseph est confirmée par le témoignage d'Hérodote, celui de Diodore de Sicile et par ce qui existe encore aujourd'hui (1). Les plaies

(1) Genèse Cap. XLVII.

Hérodote liv. 2. Ch. XXXVII.

Diodore de Sicile Liv. I, Ch. XXI et LXXIII.

Lancet description de l'Égypte, Mémoire sur le système d'impôt territorial, Tom. I.

d'Égypte peuvent se retrouver dans les eaux du Nil jaunes et vertes, troubles et infectes, à certaines époques qui bien qu'à peu près fixes, varient cependant plus ou moins; dans les insectes de tout genre qui, comme partout où il y a humidité et chaleur, abondent en Égypte, dans certaines années, d'une manière effrayante (1). Dans la peste

(1) Je pourrais citer d'après les auteurs Arabes, plusieurs années, où les grenouilles, ou les serpents furent si abondants que le peuple crut qu'ils étaient tombés du Ciel.

Mais je me borne à rapporter un fait dont el-Makrizy lui-même fut témoin, voici comme il s'exprime :

„ L'an 791, et les années suivantes les vers qui
 „ attaquent les livres et les étoffes de laine, se mul-
 „ tiplièrent d'une manière prodigieuse dans les envi-
 „ rons du pré d'Al-zayat (le marchand d'huile) placé
 „ hors du Caire, entre Matariah et Seriakous. Un
 „ homme digne de foi m'assure que ces animaux lui
 „ avaient rongé quinze cents pièces d'étoffe, formant
 „ la charge de plus de quinze chameaux. Etonné d'un
 „ fait si extraordinaire, je pris, suivant mon usage,
 „ toutes les précautions possibles, pour m'assurer de
 „ la vérité, et je reconnus par mes propres yeux
 „ que les dommages causés par les vers n'avaient
 „ point été exagérés, et qu'ils avaient détruit dans
 „ le canton dont nous avons parlé, une grande quan-
 „ tité de bois et d'étoffes. Je vis près de Matariah
 „ des murs de jardin, sillonnés par de longues et
 „ profondes crevasses qu'y avaient formées ces petits
 „ animaux. Mais vers l'année 821 ce fléau se fit
 „ sentir dans le quartier d'Hosainiah, situé hors du
 „ Caire. Les vers, après avoir détruit les provisions

qui de temps à autre ravage cette contrée, et qui souvent semble s'attacher de préférence à détruire une race plutôt qu'une autre; enfin dans les nuées de sauterelles qui sortent du désert, dans les ténèbres momentanées formées par les tourbillons de poussière qu'élève et charrie le Khramsin, et dans ce vent malfaisant lui-même qui ne se fait pas sentir à la fois dans toutes les parties de l'Egypte.

Que l'on dégage donc la description des plaies de l'Egypte, des exagérations poétiques permises à celui qui raconte avec transport les phénomènes qui ont servi à la délivrance de son peuple, et l'on verra tout prestige s'évanouir. Mais le concours de tant d'événemens extraordinaires quoique naturels, et

de bouche, les étoffes etc. ce qui causa aux habitans des pertes incalculables, attaquèrent les murailles des maisons, et rongèrent tellement les solives qui formaient les planchers qu'elles étaient absolument creuses. Les propriétaires se hâtèrent de démolir les bâtimens que les vers avaient épargnés, en sorte que ce quartier fut presque entièrement détruit. Ces animaux étendirent leurs ravages jusqu'aux maisons qui bordent la porte de la conquête, et celle de la victoire. Ils ne causèrent pas moins de dégât à Médine et à la Mecque, où ils rongèrent le plafond de la Kabah. »

(Traduction de M. Etienne Quatremère).

leur résultat sur le cœur endurci du Pharaon, pourront néanmoins être toujours considérés comme des preuves frappantes de la protection divine.

FUITE DES HÉBREUX

DANS LE DÉSERT.

La Tyrannie des Egyptiens s'appesantissait de plus en plus sur les malheureux Israélites : gémissant en silence ils ne voyoient point de terme à leurs maux, lorsque naquit parmi eux un de ces hommes destinés à changer le sort des nations. Sauvé des eaux, événement auquel il dut son nom, il avait été élevé par la fille du Pharaon, dont les soins bienfaisants ne se bornèrent point à lui conserver la vie; elle le fit instruire dans toute la sagesse des Egyptiens, et l'on sait que les sciences et les arts brilloient alors chez eux du plus vif éclat. Obligé après la mort de sa bienfaitrice de se sauver dans le désert pour avoir tué un Egyptien, Moïse se retira près de la mer Rouge chez les Arabes Madianites. Le genre de vie de

cette tribu lui rappella, sans doute, celle de ses ancêtres; l'indépendance, malgré les dangers et les privations, lui parut préférable à l'esclavage au sein de l'abondance et de la paix, et il forma le généreux dessein de rompre les chaînes des Hébreux.

Au sommet du mont Horeb, au milieu des éclairs et de la foudre, à la vue de la mer agitée et du désert silencieux, il médita longtemps loin des hommes ses vastes projets (1). Il revient enfin vers ses frères, il les engage à fuir; il prend auprès du Pharaon le prétexte d'un sacrifice dans le désert. Envain ce prince s'y refuse, effrayé par les fléaux qui successivement ravagent ses états, il cède; il s'en repent bientôt, mais il n'est plus temps. Les Israélites passent la mer rouge, ils s'enfoncent dans d'immenses solitudes, ils errent aux environs du mont Sinaï, tantôt en guerre, tantôt en paix avec les tribus nomades déjà en possession de ces contrées: devenus plus puissants ils font une

(1) La Vie de Mahomet présente une particularité semblable: retiré dans une grotte du Mont Hara il passa quinze ans dans la solitude avant de s'annoncer pour prophète. Ce n'est pas le seul point de ressemblance qui existe entre ces deux Législateurs.

incursion en Syrie, et deviennent conquérants sous Josué, comme les Arabes sous Mahomet (1); ils n'habitent point les villes, qu'ils ont soumises, ils campent auprès, et se partagent même des pays qu'ils n'ont point encore subjugués. C'est ainsi que nous avons vu les Bedouins habiter sous des tentes près des villages qui leur appartiennent, et le droit de pillage sur tel canton fertile des états voisins, être dévolu à une tribu plutôt qu'à une autre. Bientôt la domination des Hébreux s'étendit, Jérusalem devint leur capitale, ils eurent des Rois.

(1) Pourquoi les Arabes firent-ils de grandes conquêtes sous Mahomet et les Califs, et n'en firent-ils que de bien faibles sous Moïse et ses successeurs? Seroit-ce parce qu'au temps de Moïse ils étaient entourés de peuples puissants, de nations guerrières, et que lorsque Mahomet parut, l'Empire colossal des Romains, celui des Persans, s'écroulaient de toutes parts, et que les peuples soumis par eux et fatigués d'esclavage croyoient rompre leurs chaînes en passant sous de nouveaux maîtres? Seroit-ce parce que les Israélites regardant avec horreur les autres nations, aimoient mieux les exterminer que les convertir, tandis que les Musulmans au-contre par une politique bien plus sage employèrent la force et la persuasion, le fer et les présents, à se faire des prosélytes, et surent ainsi accroître leurs troupes victorieuses des soldats des nations vaincues?

MARGHE

DES HÉBREUX DANS LE DÉSERT JUSQU'À
L'ENDROIT OÙ IL TRAVERSÈRENT LA MER ROUGE.

Au tableau rapide que nous venons de tracer de l'ancien état des Tribus d'Israël, ajoutons l'itinéraire probable de la route qu'elles suivirent dans le désert à l'ouest de la mer rouge, lorsqu'elles quittèrent l'Égypte pour se réfugier au pied du Mont Sinaï.

Elles partirent de la terre de Gessen. Cette contrée ne peut être que la vallée de Sabah-byâr qui s'étend à l'Est de l'Égypte vers la Syrie, car on lit dans la Genèse (Ch. 46.) que lorsque Jacob quitta les environs de Gaza, pour aller en Égypte, il envoya dire à Joseph qui habitait Memphis, de venir à sa rencontre. Ce passage est ainsi traduit dans la vulgate: „ Jacob envoya „ Juda devant lui vers Joseph, pour l'avertir „ de sa venue, afin qu'il vînt au devant de „ lui, en la terre de Gessen „. Cette terre de Gessen était donc sur la route de Memphis à Gaza. Mais voici encore d'autres preuves: on lit dans le chapitre suivant que le Pha-

raon permit aux enfans de Jacob de s'établir dans la terre de Gessen ou pays de Ramésès; est-il probable qu'il eût accordé une province fertile de l'intérieur de l'Égypte, à des Bedouins que son peuple eut toujours en horreur, à cause de leur religion et du souvenir des anciennes invasions de quelques tribus du désert? Non certes; mais il put les laisser s'établir à l'extrémité de la vallée de Sabâh-byâr, extension de l'Égypte au milieu du désert, pays peu fertile que les sables assaillent de toutes parts, et qui néanmoins devait paraître un paradis terrestre, à des gens que la famine chassait des déserts de Bersabée; pays enfin où nous avons accordé un semblable asile à trois tribus Arabes venant, comme les Hébreux de la Syrie (1).

Le point de départ étant connu, il nous sera facile de suivre les Israélites dans leur marche. Moïse voulait les conduire aux environs du Mont Sinaï, il était sûr d'y être accueilli des Arabes Madianites; car il avait

(1) Ces trois Tribus sont les grands Terabins, les Tehas et les Anagers, alors en guerre avec le Pacha de Gaza qui avait fait assassiner leurs principaux Cheiks.

écue long-temps chez eux, et avait épousé la fille de leur prêtre Jéthro. Sa route directe était de dépasser l'extrémité nord de la mer rouge, de façon à se trouver de suite sur la rive orientale; mais il craignit qu'en s'approchant trop du pays des Philistins, il ne s'élevât des guerres contre les Israélites, qui leur fissent regretter l'Égypte et les déterminassent à y retourner. (*Exode Chap. 13, v. 17.*)

Il préféra donc suivre la Côte occidentale de la mer rouge, et il évitait encore par-là de faire soupçonner trop-tôt, ses projets de fuite au Pharaon qui lui avait accordé la permission de conduire le peuple de Dieu sacrifier dans le désert. Moïse, est-il dit dans le même chapitre (v. 18.), fit faire un long circuit aux Hébreux, il les mena par le chemin du désert qui est près de la mer.

La position actuelle du golfe Arabique empêcherait, à la vérité, de concevoir comment les Israélites se trouvèrent tout de suite sur ses bords, au sortir de la Terre de Gessen, si l'on ne savait qu'à l'époque reculée dont nous nous occupons, ce golfe s'étendait jusqu'auprès de la vallée de Sabâh-Byâr: la

nature du terrain entre ce point et Souès, les dépôts de coquilles marines, et une foule d'autres observations géologiques jointes à tous les témoignages de l'antiquité, donnent au moins à cette opinion la plus grande vraisemblance, et dès lors on peut concevoir comment les Israélites marchèrent trois jours auprès de la mer, pour arriver vers le point où la tradition place leur passage miraculeux à travers les flots (1).

(1) C'est une nouvelle preuve en faveur de mon opinion sur les anciennes limites de la mer rouge. (*voyez mon mémoire sur ce sujet.*) J'ajouterai seulement ici cette réflexion de Niebuhr, qui ne m'était pas connue alors, et qui confirme les miennes: „Le rivage de la mer, dit le voyageur Danois, a changé ici comme partout ailleurs. On rencontre sur toute la côte d'Arabie des indices que l'eau s'est retirée. Par exemple, Muza, que tous les anciens auteurs disent être un port de l'Arabie heureuse est actuellement à quelques lieues loin de la mer. On voit près de Loheia et de Djedda de grandes collines remplies de corail et de coquilles de la même espèce que celles que l'on trouve vivantes dans le golfe d'Arabie. Il y a près de Souès des pétrifications de toutes ces choses. Je vis à trois quarts de lieue vers l'ouest de la ville un amas de coquillages vivans sur un rocher qui n'était couvert d'eau que par la marée, et de semblables coquilles vides dans un autre rocher du rivage, trop haut pour que la marée y pût atteindre. Il y a donc quelques milliers d'années que le golfe d'Arabie était plus large et s'étendait plus vers le nord, surtout le bras près de Souès, car le rivage de cette extrémité du golfe est très-bas. „

Leur première station fut à Socoth : ce mot qui signifie tente, pourrait faire croire que ce ne fut qu'un campement. Il existe au surplus plusieurs ruines sur les bords du terrain abandonné par la mer, et les unes ou les autres ont pu appartenir à Socoth.

Le second jour, ils campèrent à Etham, à l'extrémité de la solitude. (*Ex. Ch. 15, v. 20.*) Cette position me décide pour Byr-Souès (1) qui semble être en effet à l'extrémité du désert lorsqu'on vient de Sâbah-byâr. Car la mer faisant un coude vers l'Occident semble, en se joignant à la haute chaîne du Guebel Attaka, terminer le désert au Sud : L'eau douce, d'ailleurs, est fort rare dans

(1) Byr-Souès signifie puits de Souès. C'est endroit est à environ une lieue au Nord-Ouest de Souès, on y trouve deux petites enceintes contigües, en partie ruinées, dont on attribue la construction au Sultan Selim I. Au milieu de chacune de ces enceintes est un puits dont l'eau a un goût désagréable, et une forte odeur d'hydrogène sulfuré; elle ne sert ordinairement que pour les animaux, mais j'en ai bu sans en être incommodé, ainsi que le détachement que j'avais avec moi, et qui y arriva fort altéré après une journée extrêmement chaude, et une marche à pied des plus fatigantes dont nous avions passé les dix-huit dernières heures sans boire. On aperçoit hors de l'enceinte les vestiges d'un petit aqueduc qui servait autrefois à conduire l'eau des puits à Souès.

toute cette contrée, et les puits doivent déterminer les stations des caravanes.

Le Seigneur parla ensuite ainsi à Moïse : „ dites aux enfans d'Israël qu'ils retournent „ et qu'ils campent devant Phi-Hahiroth sur „ le bord de la mer „ (*Ex. ch. 14, v. 2.*); il est assez facile de trouver la raison de cette marche rétrograde. Phi-Hahiroth pouvait être un lieu fortifié et avoir une garnison Egyptienne; on voit en effet, que les Israélites n'y entrèrent point, ils campèrent vis-à-vis, sur le bord de la mer; c'était là qu'ils devaient la traverser, et le besoin d'eau douce put les obliger de dépasser ce point le second jour. Or, à trois lieues environ de Byr-Souès, en se reportant vers la vallée de Sâbah-byâr, on trouve un vieux château fort, nommé Hadjeroth. Dans le texte hébreu, la syllabe *phi* est toujours séparée de Hahiroth, elle est tout-à-fait omise au verset 8 du chapitre 33 des nombres: on croit que *phi* ou *pi*, était dans la langue Egyptienne l'article que nous appelons défini, et il l'est encore dans la langue Copte: la troisième station se nommait donc Hahiroth: sa ressemblance avec Hadjeroth me paraît frappante.

PASSAGE DE LA MER ROUGE.

C'est à peu près vis-à-vis d'Hadjeroth, vers le Sud-Est, que s'est formé l'ensablement qui a séparé de la mer rouge ce vaste bassin que l'on trouve aujourd'hui au Nord de cette mer, et dont le sol, très inférieur aux plus basses marées, porte encore tous les caractères de l'ancien séjour des eaux. Mais avant que ce banc de sable fut assez élevé pour former un lac de l'extrémité Nord du golfe Arabique, il a dû exister en cet endroit un bas-fond qui n'aura été guéable pendant long-temps qu'à marée basse.

C'est à ce gué, probablement, que les Israélites furent conduits par Moïse. Cet homme célèbre, instruit dans la sagesse des Egyptiens, et long-temps réfugié sur les bords de la mer rouge, connaissait la possibilité de la traverser à pied en cet endroit; tandis que de pauvres esclaves plongés dans l'ignorance la plus profonde, et qui jamais n'étaient sortis de l'Égypte, devaient croire en voyant l'armée ennemie d'un côté, la mer de l'autre, que toute retraite leur était

otée (1). Flavius Joseph rapporte (*Liv. 2, Ch. 6.*) que les Israélites étaient renfermés entre l'armée Égyptienne, la mer, et des rochers inaccessibles. Cette description convient parfaitement à la position que je crois devoir assigner à l'armée Israélite, car, comme je l'ai déjà dit, la chaîne de montagnes que l'on aperçoit au Sud, semble se prolonger jusqu'au rivage.

Le Pharaon avait sûrement dans son armée plusieurs personnes qui n'ignoraient pas les points où la mer était guéable; mais content d'être arrivé à la vue des Israélites, il est tout naturel qu'il ait fait reposer ses troupes fatiguées d'une marche qui dû être fort prompte, sans craindre que de malheureux fugitifs, avec leurs femmes et leurs enfans, pussent lui échapper. Moïse, à la faveur du brouillard dont parle l'écriture sous le nom de nuée, cacha sa marche, et profita de la marée basse pour passer la mer à la tête des Hébreux. Quelques personnes ont objecté qu'ils étaient trop nombreux pour

(1) C'est ainsi qu'il y a dans la mer vis-à-vis de Souès un gué fréquenté par les Bédouins, et ignoré de la plupart des paysans de l'Égypte.

avoir pu traverser la mer dans l'espace de temps qui sépare une marée d'une autre . Mais il faut se méfier des relations des historiens lorsqu'elles peuvent avoir été dictées par l'orgueil national (1) : ici, par exemple, ce que nous savons de la nature du désert et des tribus qui l'habitent, nous porte à croire que quelque Juif trop zélé pour la gloire de sa nation se sera permis, au chapitre I.^{er} des Nombres, une de ces altérations que les pères et les conciles reconnaissent pouvoir exister dans le Pentateuque (2). Les circonstances même de la publication de cet

(1) Que l'on substitue, par exemple, le mot de cheik à celui de roi, et l'on concevra comment Josué a pu vaincre trente et un rois dans un combat. (*Josué Ch. 12.*)

(2) Lorsqu'au seizième Siècle les réformateurs harcelaient la cour de Rome en lui opposant sans cesse les Écritures, les théologiens dévoués au pape disaient assez hautement qu'elles tiraient toute leur autorité de l'adoption que l'Eglise en avait faite; et cette maxime ne fut point professée par des hommes obscurs seulement : l'un des légats du pape au concile de Trente, le cardinal de Warmie n'a pas craint de déclarer dans un ouvrage imprimé que si l'Eglise n'avait pas enseigné que l'Écriture est canonique, cette écriture mériterait peu de considération. Voici ses propres paroles : *Nam revera nisi nos ecclesie doceret auctoritas hanc scripturam esse canonicam, perexiguam apud nos pondus haberet.* (in prologomèna brentii lib. 3.)

ouvrage suffisent d'ailleurs pour faire naître des doutes, si non sur les faits principaux, au moins sur ceux de détails, lorsque sur tout il ne s'agit, comme ici, que de l'exactitude d'un nombre. On sait en effet que ce fut dans la terre de Moab (*Deut. Ch. 1. v. 5. Ch. 29. v. 1. Ch. 31. v. 9. et 24.*) que le livre de la loi fut pullié pour la première fois, quarante ans après que les Hébreux furent sortis d'Égypte (*Deut. Ch. 1. v. 3.*). Il n'existait alors dans tout Israël que deux témoins des faits consignés dans le Pentateuque, Josué et Caleb (*Deuteronomie Ch. 1. v. 35. 36. et 38.*) qui favoris de Moïse et héritiers de son pouvoir, secondèrent constamment ses desseins (*Nomb. Ch. 14. v. 6.*). Les petits enfans qui ne savaient pas encore discerner le bien et le mal lorsque leurs pères campaient dans le désert de Pharan, avaient seuls obtenus du Seigneur d'entrer dans la terre promise (*Deut. Ch. 1. v. 39.*); pouvaient-ils, devenus hommes, connaître les forces de leurs tribus au moment où elles quittèrent l'Égypte, et rejeter le témoignage de celui qui était à la fois leur législateur, leur prophète, leur

souverain absolu et redouté? Ne savons nous pas avec quelle facilité l'homme civilisé, comme l'homme sauvage, adopte les exagérations les plus absurdes sur les forces de sa nation et le nombre des ennemis qu'elle a vaincus? Enfin la loi de Moïse, à Jérusalem comme à Samarie, fut souvent abandonnée pour le culte des faux Dieux; les livres saints se perdirent et se retrouvèrent, et il fallut plusieurs fois renouveler l'alliance du peuple Juif avec Dieu. Rien n'est donc plus probable que quelques légers changements n'aient été faits au Pentateuque, et que surtout quelques erreurs de nombre ne s'y soient glissées, lorsque, nous le répétons, l'orgueil national y était intéressé.

Dès que le Pharaon fut instruit que les Hébreux avaient passé la mer, il se mit à leur poursuite; ses troupes, emportées par l'ardeur qui les animait, se précipitèrent sur les pas des Hébreux sans réfléchir que la marée ne leur laissait plus le temps d'atteindre la rive opposée: elle avait sauvé les uns, elle engloutit les autres. Que l'on se rappelle encore le vent violent qui soufflait

alors, (*Ex. Ch. 14. v. 21.*) et l'on ne sera point étonné qu'une partie des Egyptiens ait péri dans les flots (1).

La marée est à Souès d'environ deux mètres, et dans les tempêtes, lorsque le vent du Sud souffle avec violence, elle est quelque fois de trois ou quatre mètres; cela est plus que suffisant pour noyer une armée nombreuse, et si celle des Egyptiens ne périt point en entier, comme cela est assez probable, d'après le silence des historiens profanes, on peut conjecturer qu'effrayée de la perte qu'elle venait d'éprouver, et peut être aussi, craignant de s'exposer dans des déserts moins connus, elle n'essaya point de passer la mer Rouge à la marée basse suivante.

Les Israélites purent donc chanter ce cantique :

(1) Nous avons vu dans l'an 7 de la république Française notre général en chef revenant des fontaines de Moïse vouloir, au lieu de doubler la pointe du golfe, traverser la mer au gué qui est près de Souès, ce qui abrégait sa route de plus de deux lieues: c'était au commencement de la nuit, la marée montait, elle s'accrut plus rapidement que l'on ne s'y attendait, et le Général ainsi que sa suite coururent les plus grands dangers: ils avaient cependant des gens du pays pour guides.

V. 1. „ Chantons des hymnes au Seigneur,
 „ parcequ'il a fait éclater sa grandeur et sa
 „ gloire, et qu'il a précipité dans la mer,
 „ le cheval et le cavalier.

V. 2. „ Le Seigneur est ma force et le
 „ sujet de mes louanges, parcequ'il est de-
 „ venu mon sauveur: C'est lui qui est mon
 „ Dieu, et je publierai sa gloire; il est le
 „ Dieu de mon père, et je releverai sa gran-
 „ deur. „

V. 3. „ Le Seigneur a paru comme un
 „ guerrier: son nom est le Tout-puissant. „

V. 4. „ Il a fait tomber dans la mer les
 „ chariots du Pharaon et son armée. Les
 „ plus grands d'entre ses princes ont été
 „ submergés dans la mer Rouge „.

V. 5. „ Ils ont été ensevelis dans les abî-
 „ mes, ils sont tombés comme une pierre
 „ au fond des eaux. „

V. 6. „ Votre droite, Seigneur, s'est si-
 „ gnalée, et a fait éclater sa force: votre
 „ droite, Seigneur, a frappé l'ennemi. „

V. 7. „ Et vous avez renversé vos adver-
 „ saires par la grandeur de votre puissance
 „ et de votre gloire. Vous avez envoyé votre
 „ colère, qui les a dévorés comme une paille. „

V. 8. „ Vous avez excité un vent furieux:
 „ et à son souffle les eaux se sont resserrées;
 „ l'eau qui coulait s'est arrêtée: les abîmes
 „ se sont pressés, et ont remonté au milieu
 „ de la mer. „

V. 9. „ L'ennemi a dit: je les poursuivrai
 „ et je les atteindrai, je partagerai leurs
 „ dépouilles, et je me satisferai pleinement:
 „ je tirerai mon épée, et ma main les fer-
 „ mourir. „

V. 10. „ Vous avez répandu votre souffle,
 „ et la mer les a enveloppés; ils ont été
 „ submergés sous la violence des eaux comme
 „ du plomb. „

V. 11. „ Qui d'entre les forts est sem-
 „ blable à vous, Seigneur? Qui vous est sem-
 „ blable, à vous qui êtes tout éclatant de
 „ sainteté, terrible et digne de toute louan-
 „ ge, et qui faites des prodiges?

V. 12. „ Vous avez étendu votre main,
 „ et la terre les a dévorés. „

V. 13. „ Vous vous êtes rendu par votre
 „ miséricorde le conducteur du peuple que
 „ vous avez racheté, et vous l'avez porté
 „ par votre puissance jusqu'au lieu de votre
 „ demeure sainte. „

V. 14. „ Les peuples se sont élevés et ont
 „ été en colère: ceux qui habitoient la Pa-
 „ lestine ont été saisis d'une profonde dou-
 „ leur. „

V. 15. „ Alors les princes d'Edom ont été
 „ troublés, l'épouvante a surpris les forts
 „ de Moab; et tous les habitans de Chanaan
 „ ont séché de crainte. „

V. 16. „ Que l'épouvante et l'effroi tombe
 „ sur eux, Seigneur, à cause de la puis-
 „ sance de votre bras; qu'ils deviennent im-
 „ mobiles comme une pierre jusqu'à ce que
 „ votre peuple soit passé, jusqu'à ce que
 „ soit passé ce peuple que vous vous êtes
 „ acquis. „

V. 17. „ Vous les introduirez et vous les
 „ établirez, Seigneur, sur la montagne de
 „ votre héritage, sur cette demeure très-
 „ ferme que vous vous êtes préparée vous-
 „ même, dans votre sanctuaire, Seigneur,
 „ que vos mains ont affermi.

V. 18. „ Le Seigneur règnera dans l'éter-
 „ nité et au delà. „

V. 19. „ Car Pharaon est entré à cheval
 „ dans la mer avec ses chariots et ses ca-
 „ valiers; et le seigneur a fait retourner sur

„ eux les eaux de la mer: mais les enfans
 „ d'Israël ont passé à sec au milieu des
 „ eaux. „ (*Exode Ch 15.*)

C'est ainsi qu'ils remerciaient le ciel de
 leur délivrance, tandis que Marie prophé-
 tesse et les femmes d'Israël divisées en
 chœurs répétaient au son de leurs tambours.

„ Chantons des hymnes au seigneur, par-
 „ ce qu'il a signalé sa grandeur et sa gloire:
 „ et qu'il a précipité dans la mer le cheval
 „ et le cavalier. „

Si quelque esprit minutieux voulait rele-
 ver cette expression de la Bible: „ Les Enfans
 „ d'Israël marchèrent à sec au milieu de la
 „ mer, ayant l'eau à droite et à gauche
 „ qui leur servait comme d'un mur. „ (*Ex.
 Ch. 14. v. 22.*) on lui répondrait que c'est
 une manière poétique d'exprimer qu'ils tra-
 versèrent la mer à gué, et que ne devant
 point trop s'écarter à droite ni à gauche,
 les eaux les retenaient dans un certain espace
 comme auraient fait deux murs. Les chants
 d'un poète ne peuvent être interprétés
 plus rigoureusement, et le cinquième verset
 du chapitre 15, que nous avons transcrit
 plus haut, fait voir que les Egyptiens tom-

bèrent au fond de la mer et non pas que les eaux retombèrent sur eux.

La tradition a conservé chez les Arabes Bedouins le souvenir du passage de la mer Rouge, et l'on trouve sur sa rive orientale, à environ 18,000 mètres au Sud du point où je suppose que les Israélites la traversèrent, des sources nommées encore aujourd'hui fontaines de Moïse.

Pokoke croit que les Hébreux passèrent la mer vis-à-vis de ces sources; il n'en donne guère d'autres raisons que celle d'une tradition subsistante parmi les Bedouins: mais s'il fallait en croire les habitans de ces déserts, le passage se serait toujours effectué à l'endroit précis où on leur en a fait la question.

Le Docteur Shaw le recule encore plus vers le Sud; il le place en face de la vallée de l'Egarement. Il est du nombre des écrivains qui croient qu'une mer large et profonde signale davantage la puissance de Dieu.

D'autres au contraire pensent que les Israélites ne traversèrent pas la mer d'un bord à l'autre, mais qu'étant entrés dans son lit à marée basse, ils se retirèrent vers la terre

à mesure que la mer s'éleva, continuant leur marche sur une courbe concave du côté des eaux: opinion sans fondement qui prouve combien l'on est sujet à errer quand on travaille d'imagination, dans une ignorance absolue des localités.

Plusieurs personnes ont plus heureusement expliqué le passage de la mer Rouge au moyen des marées. Eusèbe (*Prep. Liv. 4, Ch 17.*) parle d'un certain Artapanus qui produisait cette opinion comme ayant été celle des prêtres de Memphis. L'historien Joseph craignant que son récit du passage de la mer Rouge ne parut trop invraisemblable, rapporte que la même chose arriva aux Macédoniens lorsque, sous la conduite d'Alexandre, ils passèrent la mer de Pamphilie; et il ajoute: je laisse néanmoins à „ chacun d'en juger comme il voudra. „ Cet aveu d'un sacrificateur, l'un des membres les plus instruits du corps sacerdotal Juif, est fort précieux, en ce qu'il fait connaître qu'elle était alors l'opinion de ce corps; aussi Joseph a-t-il été repris vivement de cette franchise par des gens qui quoique Chrétiens, se sont crus obligés de

paraître Juifs plus zélés que lui, chose que l'on aurait cru impossible en lisant cet historien. Parmi les modernes, Niebuhr et Leclerc placent cet évènement à Souès, à cause du gué qui existe devant cette ville; ils ne pouvaient pas comme moi, croire que le passage se fût effectué, un peu plus au Nord, sur un point que la mer n'occupe plus aujourd'hui, parceque les anciennes limites de la mer rouge ne leur étaient pas connues et qu'aucun nivellement n'avait encore été fait dans cette partie de l'Isthme. Au surplus ces deux opinions diffèrent si peu que l'on pourroit presque adopter indifféremment l'une ou l'autre: la position du fort d'Hadjeroth devant lequel les Israélites étaient campés, et la grande probabilité qu'à l'époque reculée dont nous nous occupons, la mer vis-à-vis de Souès était plus profonde qu'aujourd'hui, ont décidé mon choix (1).

L'on a vu qu'elle était selon moi l'expli-

(1) La mer devant Souès devait être alors bien plus profonde qu'à présent, puisque le banc de sable qui l'empêche de s'étendre au Nord d'environ cinquante mille mètres, n'était pas encore assez élevé pour la retenir dans ses limites actuelles. (Voir mon *Mémoire sur les anciennes limites de la mer Rouge.*)

cation la plus naturelle du passage de la mer Rouge. Les personnes qui mettent cet événement au rang des fables conviendront du moins à présent qu'il aurait pu arriver ainsi, et celles qui croyent à sa réalité ne pensent pas, sans doute, qu'il soit nécessaire que l'ordre de la nature ait été renversé, pour reconnaître la main de Dieu dans la délivrance des Hébreux et la perte des Egyptiens.

LES EAUX AMÈRES DEVENUES DOUCES.

„ Moïse ayant fait partir les Israélites de
„ la mer Rouge ils entrèrent au désert de
„ Sur; et ayant marché trois jours dans la
„ solitude ils ne trouvaient point d'eau.
(v. 22. Ch. 15. de l'Exode)

„ Ils arrivèrent à Mara, et ils ne pou-
„ vaient boire des eaux de ce lieu, parce
„ qu'elles étaient amères: C'est pourquoi on
„ lui donna un nom qui lui était propre,
„ en l'appellant Mara, c'est-à-dire amer-
„ tume. (v. 25.)

„ Alors le peuple murmura contre Moïse,
 „ en disant: que boirons nous? (v. 24)
 „ Mais Moïse cria au Seigneur, lequel lui
 „ montra un bois qu'il jetta dans les eaux,
 „ et les eaux devinrent douces. (v. 25.)
 „ Si Moïse eût appris la propriété de ce bois
 lors de sa première fuite dans le désert, ce
 secret se serait conservé, et on le retrouverait
 chez les Bédouins qui ont certainement un
 bien grand intérêt à rendre les eaux pota-
 bles dans un désert qui en est si dépourvu.
 Il faut donc sur ce point, s'en rapporter à
 l'historien Joseph, voici comme il s'exprime
 Liv. 3. Ch. 1: „ Après avoir long-temps mar-
 „ ché les Israélites arrivèrent sur le soir en
 „ un lieu nommé *Mara* à cause de l'amer-
 „ tume des eaux. Comme ils étaient extrê-
 „ mement fatigués ils s'y arrêtèrent volon-
 „ tiers, encore qu'ils manquassent de vivres,
 „ parcequ'ils rencontrèrent un puits, qui
 „ bien qu'il ne pût suffire à une si grande
 „ multitude leur faisait espérer quelque sou-
 „ lagement dans leur besoin, et les conso-
 „ lait d'autant plus qu'on leur avait dit
 „ qu'il n'y en avait point dans tout leur
 „ chemin. Mais cette eau se trouva si amère

„ que ni les hommes, ni les chevaux ni les
 „ autres animaux n'en purent boire. Une
 „ rencontre si fâcheuse mit tout le peuple
 „ dans un entier découragement et Moïse
 „ dans une merveilleuse peine, parce que
 „ les ennemis qu'ils avaient à combattre
 „ n'étaient pas de ceux qu'on peut repousser
 „ par une généreuse résistance; mais que la
 „ faim et la soif réduisaient seules toute cette
 „ grande multitude d'hommes, de femmes
 „ et d'enfans à la dernière extrémité. Ainsi
 „ il ne savait quel conseil prendre, et res-
 „ sentait les maux de tous les autres comme
 „ les siens propres. Car tous avaient recours
 „ à lui; les mères le priaient d'avoir pitié
 „ de leurs enfans, les maris d'avoir compas-
 „ sion de leurs femmes, et chacun le conju-
 „ rait de chercher quelque remède à un si
 „ grand mal. Dans un si pressant besoin il
 „ s'adressa à Dieu pour obtenir de sa bonté
 „ de rendre douces ces eaux amères: et Dieu
 „ lui fit connaître qu'il lui accordait cette
 „ grace. Alors il prit un morceau de bois
 „ qu'il fendit en deux, et après l'avoir jetté
 „ dans le puits il dit au peuple que Dieu
 „ avait exaucé sa prière, et qu'il ôterait à

„ cette eau tout ce qu'elle avait de mau-
 „ vais, pourvu qu'ils exécutassent ce qu'il
 „ leur ordonnerait. Ils lui demandèrent ce
 „ qu'ils avaient à faire, et il commanda
 „ aux plus robustes d'entr'eux de tirer une
 „ grande partie de l'eau de ce puits, et les
 „ assura que celle qui y resterait serait bonne
 „ à boire. Ils obéirent et reçurent ensuite
 „ l'effet de la promesse qu'il leur avait fai-
 „ te. „ (Traduction de M. Arnaud d'An-
 „ dilly.)

Ceci donnerait l'explication du prodige ;
 car l'on sait qu'en faisant vider un puits
 l'eau qui survient est ordinairement bien
 meilleure. Cette observation est conforme
 aux lois de la physique, et nous avons, d'ail-
 leurs, eu en Egypte l'occasion de la répéter
 fréquemment. Dans les endroits du désert
 où nous élevâmes quelques fortifications,
 l'eau saumâtre et souvent fétide des puits,
 devint presque toujours meilleure après que
 l'on s'en fût servi quelque temps.

DE LA NUÉE ET DE LA COLONNE DE FEU
 QUI GUIDÈRENT LES HÉBREUX.

Il est un autre miracle qui commença à
 se manifester aux Hébreux dès leur sortie
 d'Egypte, et dont ils continuèrent de jouir
 après avoir passé la mer Rouge: le Seigneur
 leur apparaissait de jour sous la forme d'une
 nuée, et de nuit sous celle d'une colonne de
 feu; il marchait ainsi devant eux pour leur
 indiquer leur route, et reposait au dessus
 du tabernacle lorsqu'ils campaient.

N'y aurait-il pas là cependant quelque
 méprise de la part des savants interprètes de
 la Bible? Est-ce bien comme un miracle
 que Moïse a rappelé cette circonstance de
 la marche des Hébreux? Ce qu'il y a de
 certain c'est que les caravanes se servent
 quelque fois dans leurs marches nocturnes
 de grands réchauds que des guides portent
 en avant. Voici à ce sujet un passage du
 Num. 24. du Courier d'Egypte, journal qui
 s'imprimait au Caire:

„ Le 10 Nivose on partit de Souès; le
 „ gros de la caravane se dirigea sur Hadjeroth;

„ le général en chef accompagné des généraux
 „ Berthier, Dommartin et Caffarelli, et du
 „ Citoyen Monge se porta à l'extrémité le plus
 „ nord du golfe, pour examiner sur le ter-
 „ rein s'il n'existait point de traces du canal
 „ marqué dans les cartes, comme établissant
 „ une communication entre le Nil et la mer
 „ Rouge. Ces traces furent effectivement
 „ retrouvées; le général Bonaparte les re-
 „ connut le premier, la troupe marcha pen-
 „ dant quatre lieues dans le canal même:
 „ mais en suivant cette direction, elle s'é-
 „ loignait d'Hadjeroth où elle devait venir
 „ rejoindre la caravane dépositaire de l'eau
 „ et des vivres; la nuit approchait, la posi-
 „ tion d'Hadjeroth était inconnue, et on cou-
 „ rait danger de s'égarer. Les généraux
 „ Bonaparte et Berthier, accompagné chacun
 „ d'un homme à cheval, prirent les devants
 „ en se dirigeant au galop sur le point où
 „ le soleil se couchait; cette direction les
 „ conduisit heureusement à Hadjeroth; le
 „ général en chef ordonna de tirer un coup
 „ de canon, d'allumer des feux sur les tours
 „ du château, et fit porter sur quelques
 „ points élevés de la route qu'il venait de

„ parcourir des fanaux dont les caravanes
 „ sont toujours munies pour éclairer leur marche
 „ dans la nuit. Ces fanaux sont fort simples
 „ c'est un réchaud cylindrique dans lequel on
 „ entretient un feu vif et brillant, en y brûlant
 „ des morceaux très-secs de sapin; ces réchauds
 „ sont fixés à la partie supérieure d'un bâton
 „ de cinq à six pieds de hauteur, qu'on fiche
 „ en terre lorsqu'on veut s'arrêter: si la cara-
 „ vane marche la nuit, elle a à sa tête plu-
 „ sieurs hommes qui portent de pareils réchauds
 „ qu'ils ont soin de tenir élevés, afin que leur
 „ flamme soit aperçue de chaque voyageur.
 „ Tout le monde fut rallié dans la soirée. „
 (Courrier de l'Égypte Num. 24. le 27 Nivose
 7.^{me} année de la république.)

On dira sans doute que ce n'est point de
 semblables réchauds qui formaient la nuée,
 la colonne de feu, dont il est question dans la
 Bible, puisqu'on lit au verset 21. du chapitre
 13 de l'Exode, que l'Ange du Seigneur mar-
 chait devant les Hébreux. Mais cette expres-
 sion doit-elle être prise littéralement lorsqu'on
 sait que chez un peuple éminemment reli-
 gieux tout se rapporte à Dieu, et que chez

les Hébreux, en particulier, la poésie et la prose elle-même, admettaient les hyperboles les plus outrées? Chez nous enfin, dont la langue a tant de réserve, tant de sagesse ou d'entraves, ne voyons nous pas des hommes être appelés des anges, des hommes divins, ou comme le dit le peuple dans sa reconnaissance, des hommes de Dieu. Supposons-nous un instant dans la position des Hébreux, un étranger marche à notre tête pour nous diriger dans des déserts qui nous sont inconnus, et le réchaud enflammé qu'il porte en l'air jette durant le jour une fumée, et durant la nuit une flamme, sur la quelle notre troupe se dirige; rien certainement de plus simple, rien de plus facile à raconter dans le style le moins poétique. Mais n'envisageons plus la chose en elle-même, considérons ses résultats et nous changerons de langage. Comment, dirons nous, cet homme s'est-il trouvé à point nommé lorsque nous en avons un si grand besoin? que nous sommes heureux de l'avoir! *C'est un homme divin, c'est un ange, c'est un Dieu*, et tout s'agrandissant en proportion dans le langage de l'enthousiasme le réchaud enflammé se

transformera en colonne de feu, en colonne de nuée, en gloire du Seigneur.

Ce qui prouve que Moïse ne voulait pas présenter ce fait comme surnaturel, c'est qu'il nous apprend lui-même que ce fut son beau-frère, Arabe Madianite, qui guida les Israélites. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les nombres Chapitre X.

„ Moïse dit à Hobab fils de Ragüel Madianite son allié: nous nous en allons au lieu que le Seigneur nous doit donner: venez avec nous, afin que nous vous combions de biens parce que le Seigneur en a promis à Israël. (v. 29.)

„ Hobab lui répondit: je n'irai point avec vous, mais je retournerai en mon pays où je suis né. (v. 30.)

„ Ne nous abandonnez pas répondit Moïse; parceque vous savez en quels lieux nous devons camper dans le désert et vous serez notre conducteur. (v. 31.)

„ Et quand vous serez venu avec nous, nous vous donnerons ce qu'il y aura de plus excellent dans toutes les richesses que le Seigneur nous doit donner. (v. 32.)

„ Ils partirent donc de la montagne du

„ Seigneur et marchèrent pendant trois jours.
 „ L'arche de l'alliance du Seigneur allait
 „ devant eux, marquant le lieu où ils de-
 „ vaient camper pendant ces trois jours „
 (v. 33.)

Certes si l'Ange du Seigneur eût réellement marché devant les Hébreux, Moïse n'aurait pas eu besoin de son beau-frère pour guide, et ne lui aurait pas promis tant de richesses pour le décider à rester près de lui.

Ces expressions que le Seigneur ou ses anges guidaient l'armée de Moïse sous la forme de fumée ou de flamme, signifie donc seulement que l'arche (1), sanctuaire por-

(1) L'Arche était un coffre de bois de sétim revêtu de lames d'or. Elle avait deux coudées et demie de long, et une coudée et demie en largeur et en hauteur. Les tables de la loi y étaient renfermées. Le couvercle de l'Arche se nommait propitiatoire; il était surmonté de deux Chérubins d'or, dont les ailes étendues formaient une espèce de siège qui était censé le trône de la Majesté divine (*Nomb. Ch. 7. v. 89.*) les deux côtés les plus longs de l'Arche étaient munis chacun de deux anneaux dans lesquels on glissait les bâtons qui servaient à la porter sur les épaules. On peut voir dans l'atlas des antiquités de la description de l'Égypte pl. XI. fig. 4. le dessein d'un bas relief de l'isle de Philæ qui a une grande analogie avec l'Arche, ainsi que l'a déjà remarqué M. Lancret. (*Description de l'Isle de Philæ pag. 27.*)

tatif des Hébreux et trône du Seigneur, était porté à la tête de l'armée.

Cette manière de diriger la marche des troupes par des signaux de feu que l'on plaçait dans les haltes au dessus de la tente du général n'appartient pas aux seuls Hébreux. On sait qu'elle était en usage chez les Perses, et on relira sûrement ici avec intérêt le passage suivant de Quinte Curce à cause de sa ressemblance frappante avec les chapitres IX. et X. des Nombres.

Quinte Curce dit en parlant d'Alexandre:

„ Tuba, quum castra movere vellet, signum
 „ dabat; cujus sonus plerumque tumultuan-
 „ tium fremitu exoriente, haud satis exau-
 „ diebatur. Ergo, perticam, quae undique
 „ conspici posset, supra praetorium statuit,
 „ ex qua signum eminebat pariter omnibus
 „ conspicuum. Observabatur ignis noctu-
 „ fumus interdum „ (*Liv. 5. Ch. 7.*)

Lorsqu'il vouloit décamper, la trompette donnoit le signal, mais comme le tumulte empêchait la plupart du temps d'en entendre le son, il fit placer au dessus de sa tente une perche qui put être apperçue de tout le monde, et à son sommet l'on élevoit le signal du départ: c'étoit du

feu pendant la nuit, de la fumée pendant le jour.

Et on lit dans les Nombres: „ le jour que le tabernacle fut dressé, il fut couvert d'une nuée. Mais depuis le soir jusqu'au matin on vit paraître comme un feu sur la tente. (Ch. IX. v. 15.)

Et ceci continua toujours: une nuée couvrait le tabernacle pendant le jour; et pendant la nuit c'était comme une espèce de feu. (V. 6.)

Lorsque la nuée qui couvrait le tabernacle se retirait de dessus et s'avancait, les enfans d'Israël partaient: et lorsque la nuée s'arrêtait, ils campaient en ce même lieu. (V. 17.)

Le Seigneur parla encore à Moïse et lui dit: faites-vous deux trompettes d'argent battues au marteau, afin que vous puissiez assembler tout le peuple lorsqu'il faudra décamper. (Chap. X. v. 1. et 2.)

Et quand vous aurez sonné de ces trompettes, tout le peuple s'assemblera près de vous à l'entrée du tabernacle de l'alliance. (V. 3.)

On ne peut certainement pas trouver d'analogie plus grande entre les usages de deux nations pour la marche de leurs troupes.

LA LOI EST DONNÉE SUR LE MONT SINAÏ:

Plusieurs autres prodiges peuvent s'expliquer aussi naturellement que les précédents, sans que cela contrarie en rien l'opinion où l'on peut être que Dieu intervint au secours de son peuple. La rencontre fortuite d'événemens heureux peut, nous ne saurions trop le répéter, être envisagée comme une marque de la protection divine, et ces événemens eux-mêmes être, sous ce rapport, considérés comme miraculeux. Au surplus je ne m'y arrêterai point et j'arrive tout de suite au moment où les Israélites, après avoir défait les Amalécites, séjournèrent tranquillement auprès du Mont Sinaï (1).

Tous les peuples qui habitaient aux environs de cette montagne étaient persuadés

(1) Les Arabes nomment cette montagne *Djebel Mousa*, montagne de Moïse.

que Dieu y demeurerait. Les hautes montagnes ont presque partout été regardées comme le séjour habituel des Dieux, et cela est bien naturel; il n'est aucun de nous qui au pied de ces masses énormes n'ait éprouvé le sentiment de sa faiblesse, et il en résulte un recueillement qui dispose l'âme aux idées religieuses. Les montagnes sont d'ailleurs le théâtre d'une foule de phénomènes effrayants, et la peur plutôt que la reconnaissance a donné aux hommes les premières notions de la divinité; c'est de leur sommet que se précipitent les torrents dévastateurs; c'est dans leur sein, au bruit des détonations qui ébranlent et bouleversent la terre, que se préparent les pierres rougies, les minéraux fondus qui en pluie de feu, en fleuves de lave, viennent engloutir et renverser les cités; c'est sur leur cime que les vents mugissent avec plus de force, que les sombres nuages s'amoncellent sous des formes terribles, et que le tonnerre éclate avec plus de Majesté au milieu des éclairs dont il semble foudroyer les vallées (1).

(1) Lorsque je lus à l'institut du Caire le 16 Brumaire au 9 mon mémoire sur le passage de la mer

C'est du spectacle d'un pareil orage que Moïse voulut frapper l'imagination des Israélites pour achever de les convaincre du commerce qu'il avait avec Dieu. Le ciel de l'Égypte ne leur avait jamais offert rien de semblable: étincelant de lumière pendant le jour, du plus bel azur durant le calme des nuits, jamais il n'est obscurci d'un nuage, ce n'est que dans le printemps, que l'on en voit quelques uns, fort élevés, que le vent du Nord pousse avec vitesse; ils passent rapidement, et vont s'amonceler sur les hautes montagnes de l'Abyssinie, s'y résolvent en pluie, et donnent naissance à une foule de torrens qui se jettent dans le Nil et occasionnent les débordemens de ce fleu-

rouge par les Israélites et sur leur séjour au pied du mont Sinai, j'annonçai que cette montagne pouvait être un volcan éteint; les grosses pierres volcaniques que j'avais vu dans le lest des bâtimens de la ville de Tor qui arrivaient à Souès et à Cosseir, et la description que donne Moïse de l'apparition de Dieu sur le Mont Sinai m'avaient suggéré cette opinion. Depuis la lecture de mon mémoire deux de nos camarades, MM. Contelle et Rosiere furent au couvent du mont Sinai, ils reconnurent que la montagne était granitique et ne présentait aucune trace de volcan. Un orage, au surplus, s'accorda aussi bien qu'une éruption volcanique avec le récit de Moïse.

ve. Le Khraïsin ou vent empoisonné avec ses tourbillons de poussière brûlante et ses trombes de sable, trouble seul quelquefois la sérénité de l'air; mais outre qu'il ne souffle en Egypte qu'une ou deux fois dans le courant d'une année, il y est encore plus pernicieux qu'effrayant; il y exerce sur les animaux et les plantes ses principes malfaisans et les rends malades, les tue même, mais le plus souvent à la manière du poison qui agit sans bruit, sans violence apparente; à ses tourbillons on le juge, d'ailleurs, plutôt un enfant de la terre que du ciel, aussi croit-on que les anciens Egyptiens en avaient fait l'emblème de leur mauvais génie. Il était donc facile de prévoir que les Hébreux seraient frappés d'une terreur religieuse la première fois qu'ils verraient les éclairs sillonner les sombres nuées et qu'ils entendraient gronder la foudre sur des monts élevés, dont les échos augmenteraient et prolongeraient les éclats (1). Les nuages pré-

(1) Pendant près de quatre ans que j'ai passé en Egypte je n'ai entendu qu'une seule fois un coup de tonnerre, et encore était-il si faible que plusieurs personnes qui étaient avec moi ne s'en aperçurent pas.

sentent en effet à celui qui les fixe les formes des monstres les plus bizarres, et leur mobilité, leurs métamorphoses ont souvent effrayé ou enflammé l'imagination des hommes faibles ou ignorants; les uns y ont vu des signes de la colère céleste, d'autres leurs Dieux mêmes ou les ombres de leurs ancêtres. Quant au tonnerre tous les peuples en ont armé le plus puissant de leurs Dieux, et nous voyons encore tous les jours des gens le craindre bien plus que d'autres dangers plus éminents: la raison en est simple, on peut lutter contre eux-ci, et l'on n'a aucune résistance à opposer au premier; d'ailleurs tout bruit considérable fait naître l'idée d'une grande force, l'imagination en fait le cri de colère d'un être puissant et irrité.

Moïse avait long-temps gardé les troupeaux de son beau-père sur le mont Sinaï; il y avait été témoin des scènes sublimes que les orages forment sur cette haute montagne, et le souvenir de ce qu'il avait éprouvé engagea sans doute cet homme habile à s'en servir pour ses desseins.

Je vais rapporter la traduction littérale d'une partie du Chapitre 19. de l'Exode:

„ Les Israélites étant partis de Raphidim,
 „ arrivèrent au désert de Sinaï et dressèrent
 „ leurs tentes vis-à-vis de la montagne ;
 „ Moïse y monta pour parler à Dieu. (V. 1.
 „ 2. et 3.)

„ Il revint vers le peuple, en fit assem-
 „ bler les anciens et il leur exposa ce que
 „ le Seigneur lui avait commandé de leur
 „ dire. (V. 7.)

„ Le Peuple répondit: Nous ferons tout
 „ ce que le Seigneur a dit. Moïse retourna
 „ sur la montagne et le Seigneur lui dit:
 „ je vais venir à vous dans une nuée sombre
 „ et obscure, afin que le peuple m'entende
 „ lorsque je vous parlerai, et qu'il vous croie
 „ dans la suite; allez trouver le peuple,
 „ sanctifiez-le aujourd'hui et demain, et
 „ qu'il soit prêt pour le troisième jour; car
 „ dans trois jours le Seigneur descendra
 „ devant tout le peuple sur la montagne de
 „ Sinaï. Vous marquerez tout au tour des
 „ limites que le peuple ne passera point et
 „ vous leur direz que nul d'entre vous ne
 „ soit si hardi que de monter sur la mon-
 „ tagne ou d'en approcher tout au tour:
 „ quiconque la touchera sera puni de mort „
 „ (V. 8. 9. 10. 11. et 12.)

Il n'est pas difficile de prévoir un orage
 plusieurs heures d'avance (1); les marins et
 les habitans des hautes montagnes nous le
 prouvent tous les jours; l'intérêt de leur
 conservation les porte à observer soigneuse-
 ment tous les avant-coureurs des météores
 qu'ils redoutent, et Moïse long-temps berger
 sur le mont Sinaï avait dû y faire de sem-
 blables observations. Quant à l'époque pré-
 cise et un peu éloignée de trois jours, qu'il
 fixe dans les versets 11 et 15, on doit croire
 que Moïse en parlant aux Hébreux donnait
 à ses paroles, cette obscurité des oracles qui
 en fait l'infalibilité; mais que les évèn-
 emens étant passés il écrivait ses prédictions
 d'une manière claire et précise (2).

Je vais continuer le 19.^{me} Chapitre de
 l'Exode:

(1) Les éruptions volcaniques sont également an-
 noncées d'une manière presque certaine: des feux fo-
 lets, des vapeurs d'une odeur sulfureuse, un air
 lourd et brûlant, des bruits souterrains, les animaux
 remplis d'une terreur qu'ils expriment par leur cris
 et leur démarche inquiète, les oiseaux volant çà et
 là avec cette inquiétude qu'ils marquent à l'approche
 des grands orages, tels sont ordinairement les avant-
 coureurs de ces terribles catastrophes.

(2) Voyez d'ailleurs ce que nous avons dit page 33
 sur la publication du Pentateuque.

V. 16. „ Le troisième jour au matin, com-
 „ me le jour était déjà grand, on commença
 „ à entendre des tonnerres et à voir briller
 „ des éclairs; une nuée très-épaisse couvrit
 „ la montagne, la trompette sonna avec
 „ grand bruit, et le peuple qui était dans
 „ le camp fut saisi de frayeur „.

V. 17. „ Alors Moïse le fit sortir du camp
 „ pour aller au devant de Dieu, et ils de-
 „ meurèrent au pied de la montagne „.

V. 18. „ Tout le mont Sinaï était couvert
 „ de fumée, parce que le Seigneur y était
 „ descendu au milieu des feux; la fumée
 „ s'en élevait d'en haut comme d'une four-
 „ naise, et toute la montagne causait de la
 „ terreur „.

V. 20. et 21. „ Le Seigneur étant descendu
 „ sur Sinaï, appela Moïse au lieu le plus
 „ haut, et lorsqu'il y fut monté, Dieu lui
 „ dit: descendez vers le peuple et déclarez
 „ lui hautement ma volonté, de peur que
 „ dans le désir de voir le Seigneur, il ne
 „ passe les limites qu'on lui a marquées,
 „ et qu'un grand nombre d'entr'eux ne
 „ périsse „.

N'est-ce pas là, la description d'un orage?

Et ne voit-on pas combien Moïse craignait
 que quelques personnes ne vinssent le trouver
 au milieu des nuages qui couvraient le sommet
 de la montagne, et n'en fissent disparaître
 la divinité que sa sagesse et leur crédulité
 y plaçaient? *Moïse s'approcha de l'obscurité*
 où Dieu était, est-il dit au verset 21 du
 Chapitre 20 de l'Exode.

On reconnaît encore dans ce même cha-
 pitre, les motifs qui avaient engagé Moïse à
 conduire les Israélites au mont Sinaï, car il
 leur dit: „ Dieu est venu pour vous éprouver
 „ et pour imprimer sa crainte dans vous,
 „ afin que vous ne péchiez point; vous avez
 „ vu qu'il vous a parlé du ciel „.

Moïse ayant ensuite défendu qu'on le sui-
 vît, alla sur la montagne, y passa quarante
 jours, et grava dans cette retraite les tables
 du Témoignage, qu'il présenta ensuite au
 peuple d'Israël en lui disant: elles sont
 écrites de la main de Dieu.

C'est ainsi que la plupart des Législateurs
 célèbres, rendirent leurs lois plus respecta-
 bles. Numa consulte la Nymphé Egérie;
 l'Ange Gabriel dicte le Coran à Mahomet;
 Manco Capac parle au nom du Soleil, et

Lycurgue lui-même, le sage Lycurgue fait approuver ses lois par l'oracle de Delphes. Ces grands hommes plus habiles et plus instruits que le vulgaire profitaient des phénomènes de la nature qui leur étaient connus, pour se faire craindre et révéler. Dans des temps plus modernes, n'a-t-on pas vu Christophe Colomb, mourant de faim, dire aux hommes simples qui habitaient la Jamaïque, que s'ils n'apportaient des vivres au camp des Espagnols, ils seraient punis de la main de Dieu! l'éclipse qu'il avait prédite a lieu, et le peuple tremblant se prosterne et obéit. Oui, l'enfance des peuples fut toujours féconde en miracles (1).

(1) Rien de si facile même chez les nations poliees que de tromper le bas peuple par de prétendus miracles. De nos jours, en Italie, la foule ne se pressait-elle pas autour des images de la sainte Vierge dont elle voyait remuer les yeux? les prêtres pour cela ne se donnaient pas la peine de dresser aucune machine, ils disaient: Voyez-vous? et tout le monde répétait: je vois. Tant l'immagination est une puissance créatrice.

F I N.



